

LE MAL EN ELLE

Matthieu BIASOTTO

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture crédits photos : istock – nyxmedia – ref. 503276492 / 26ISO – ref. 183880070 / felixmizionnikov– ref. 690514332 - Matthieu Biasotto © 2018. Tous droits réservés. Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-6908-0

CHAPITRE 1

Prisca

Exception faite de la chaleur suffocante, ce qui m'a tout de suite frappée dans ces contrées reculées, c'est la poussière, l'immensité du ciel, mais surtout le vide. Le silence. Dix jours après mon arrivée aux confins de ces terres arides, j'ai encore l'impression de percevoir l'écho de ma conscience torturée effleurant la rocaïlle, la terre cuite, les cactus et le rien qui nous entoure. Depuis le début, ce même écho me murmure de fuir. Fuir le plus loin possible de Los Castillos.

Mon calvaire revêt pour décor des faux airs d'Arizona, sauf que cet enfer se trouve en Espagne, dans le désert de Tabernas. Sous l'impitoyable soleil andalou, où le sable domine les agaves, les palmiers et les figuiers de barbarie, ils se sont tous attroupés autour du perron de la chapelle. Ici, même Dieu est craquelé. Paires de Santiags, ceinturons, ponchos, et sous les chapeaux des mauvaises gueules de vaqueros. Devant la baraque en brique qui délimite ce que certains appellent — à juste titre — le trou du cul du monde, le casting est étrange, à mi-chemin entre les Amish et des cowboys tirés d'un Western spaghetti.

Balayée par une bourrasque brûlante venue de la province d'Almería, une poignée de villageois immobiles paraît perdre patience sur la grande place sableuse. Les poings serrés et les cœurs noirs, tous alignés derrière celui qu'on surnomme El Fraile. Caché sous une épaisse moustache blanche et sa queue de cheval assortie, ce vieux est aussi intransigeant que sévère. Pas le moindre saloon ici, pourtant, El Fraile, c'est un peu leur shérif.

En dépit des 43°C qui nous accablent, les spectateurs ne bougent pas. Hommes, femmes, enfants, autant de témoins pour le jugement. Les visages fermés et sales attendent le verdict devant la porte vermoulue. Ma porte.

Depuis le clair-obscur offert par le tas de ruines lézardées qui m'abrite, je remarque les regards tendus dans ma direction. À travers l'étroite fenêtre aux carreaux crasseux, je scrute nerveusement le comité d'accueil et on dirait que Suela, ma guide, cherche à négocier. Cette brune est si petite que rien ne dépasse de son gros sac à dos, si ce n'est des hanches généreuses. Il suffit de l'observer deux secondes pour constater qu'elle n'est pas de taille face au problème. Elle a beau connaître le maître des lieux, sa tentative tombe à l'eau. Les épaules basses, avec sa timidité et sa tresse façon Pocahontas, elle vient de se faire réprimander sèchement, elle accuse le coup. Et moi je tombe de haut.

Accotée au mur de pierres sèches, je devine que c'est peine perdue. Rien ne plaide en ma faveur dans cette curieuse communauté aux accents puritains. El Fraile me désigne coupable. Qu'est-ce qui m'a pris de venir pourrir ici ?

Un raclement de gorge gêné brise mes regrets, me rappelant à la réalité. Les cheveux encore mouillés, parée d'une simple serviette pour me cacher, j'avais presque oublié que je n'étais pas seule et qu'il me tournait le dos.

— Êtes-vous enfin « visible » ?

À mes pieds, je retrouve ma tenue jetée un peu plus tôt par l'homme envoyé par El Fraile, une sorte de médiateur qui m'accompagne dans cette galère. Ici, on ne plaisante pas avec la pudeur et encore moins avec la nudité, j'enfile ma tenue en vitesse quand je saisis la gravité dans sa question.

— Une seconde, je termine.

En guise de réponse, j'obtiens une profonde inspiration, lasse, mais impatiente. Une fois mon short en jean et un chemisier jaune sans manches enfilés aussi vite que possible, je l'autorise à se retourner d'une voix mal assurée. Pourtant ce n'est pas mon genre. Tapi dans le noir, je distingue seulement ses yeux. Sa paire d'émeraudes me fusille, car je le place dans une situation embarrassante. À la suite d'un examen rapide, ses mains désignent ma poitrine, et sa voix grave reprend du service.

— Vous n'avez rien de plus convenable ?

— Ce n'est qu'un short !

— Le décolleté. S'il vous plaît.

Inutile d'en dire plus, j'ai bien compris qu'en dépit de la fournaise rien ne doit dépasser, déjà que mes cuisses sont à l'air libre... Consciente de ma position délicate, j'obéis dans la seconde.

— C'est mieux. Évitions une nouvelle provocation.

— Je ne provoque personne.

Mon interlocuteur toussote.

— Je vous conseille d'attacher vos cheveux.

Soupir résigné, ma fierté est mise de côté. À pleines mains, je coiffe ma tignasse humide et décolorée, puis contiens mes anglaises à l'aide d'un vulgaire élastique.

— Retirez vos créoles, je vous prie.

— Je peux aussi me mettre un sac sur la tête tant que vous y êtes !

Je pourrais le jurer, bien qu'il soit assis dans les ténèbres j'ai cru discerner un début de sourire.

- Prisca... Soyez raisonnable. Déjà que vous êtes...
- Noire ? Ils ont un problème avec les métisses ! C'est ça ?
- Tatouée. Je voulais dire tatouée...

Les deux billes vertes se posent sur moi et je me sens dénudée pour la deuxième fois de la journée.

- Est-ce douloureux ?
- De quoi, mes tatouages ?
- Oui... Sur votre poitrine.
- Je croyais que vous ne deviez pas regarder !

Sans relever, il dépose à même la terre un sac en toile de jute, devant mon téléphone et mes effets personnels, je n'ai plus envie de débattre sur ses indiscretions. Tandis qu'il me suggère de faire un effort au vu du contexte, j'aperçois son visage durant un court instant dans la seule bande lumineuse tranchant la pénombre. Un visage partiellement dissimulé. Pourquoi cacher sa bouche derrière une sorte de masque ?

- Vous n'êtes plus la bienvenue ici, Prisca.
- Vous... Vous voulez que je me barre ? Moi, ça me va !

En réalité, c'est tout ce que je demande. Si seulement les habitants pouvaient me laisser partir.

- Non. Personne ne quitte Los Castillos sans l'accord d'El Fraile. Surtout pas vous. Pas après ce que vous avez fait.

Après un nouveau regard furtif vers l'église, je peux en déduire que le grand chef n'a aucune intention de me faire cette faveur. Le sac de randonnée est à ses pieds, même Suela vient de comprendre que ma cause est perdue. Dehors le sujet est clos.

— Alors, qu'est-ce que vous fabriquez avec mes affaires ? Pourquoi les avoir réunies ? Qu'est-ce que vous voulez au juste ?

— Des explications.

Ses mains se crispent sur les roues de son fauteuil. La chaise roulante avance timidement jusqu'au faisceau de lumière et l'homme abandonne sur la terre battue un œuf en silicone violet. Là, au cœur de la communauté la plus chaste d'Europe, je perds pied.

— Je... mais... C'est... c'est un cadeau. Vous avez fouillé !

— Nous l'avons trouvé après le dernier incident en date.

Toujours le buste en retrait dans l'obscurité, il active la télécommande avec laquelle je joue uniquement dans l'intimité. L'œuf vibre au sol et se tortille pendant que je me décompose.

— Expliquez-moi en quoi ceci n'est pas de la provocation ?

CHAPITRE 2

Inapproprié, c'est le terme qui définit le mieux la présence d'un vibromasseur aussi mauve que mes lèvres dans le berceau des asexuels les plus sévères d'Europe. Je pourrais presque en rire si la situation n'était pas aussi tendue, si mon histoire personnelle n'était pas à ce point liée à cet endroit, si mon sort n'était pas en jeu. Alors que le sex-toy se donne en spectacle devant un inconnu, le malaise me dévore et je voudrais devenir toute petite ou même disparaître en oubliant pour toujours cet épisode tragique me mettant au comble de la gêne. D'une pression du doigt, l'obscur individu interrompt la démonstration embarrassante. Contrairement à moi, il reste imperturbable.

— Alors ? Je suis curieux d'entendre vos arguments.

Il me faut puiser dans ce qu'il me reste de dignité pour ramasser l'œuf de la honte. Je le glisse dans ma serviette de bain tout en maudissant Clio de me l'avoir offert. Ce cadeau insolite est déplacé, c'est vrai. Surtout venant de ma meilleure amie et à plus forte raison dans mon cas de figure. Si le geste est pétri de bonnes intentions, si mon appétit est un peu plus prononcé que la moyenne, cette boule de silicone symbolise le problème très particulier qui me secoue, faisant de moi quelqu'un d'à part. De vraiment à part. Cette idée occupe toute la place dans ma tête, si bien que je ne prête pas attention au regard braqué sur mes genoux découverts.

— Prisca, admettez que ça fait beaucoup.

Je le concède en silence, j'accumule les erreurs. Cette communauté ne badine pas avec la sexualité sous n'importe quelle forme et on me demande de répondre de mes actes. Sans rien dire, je range mon foutu jouet pendant que le réquisitoire se poursuit.

— Si j'ajoute à ce... cette chose... le fait que vous êtes sortie sur la grande place nue, en hurlant comme une hystérique...

— Ce n'est pas de ma faute !

— Devant l'église, la maison de Dieu, Prisca. Tout de même...

— Il faut me croire. Je n'y suis pour rien !

De toute ma bonne foi, je me surprends à me justifier quant à ce malheureux dérapage. J'avais besoin de prendre une douche froide pour me calmer, la faute à une discussion musclée ayant dégénéré. Je pensais que cette histoire en resterait là, je me suis trompée. Lourdemment trompée. Les choses ont mal tourné et ce point de détail est, en réalité, la goutte d'eau qui fait déborder le vase d'El Fraile.

— On cherche à me nuire. Je suis pudique d'habitude, c'est la vérité.

— Pudique ? Regardez-vous... Imaginez l'effet qu'aurait une star du porno trouvant refuge dans un monastère...

— Je... Je rêve où vous êtes en train de me traiter de pute ?

Outrée qu'il puisse me considérer ainsi, je me tiens la gorge et me ressaisit afin de me défendre en toute franchise.

— Il y avait une vipère ! C'est ce que je répète depuis le début. Je ne sors jamais nue, je ne suis pas comme ça !

Voilà qu'il lève les yeux au ciel, maintenant. Je n'y peux rien si un serpent visqueux s'est glissé le long de ma cheville. Il y a de quoi fuir à poil et crier à l'aide, quand même.

- J'ai la phobie des serpents, vous pouvez le comprendre ?
- Nous n'avons rien trouvé dans votre logement. Il n'y a rien ici.

L'espace d'une seconde, il s'attarde sur ma télécommande très girly afin de préciser ses propos.

- Enfin, quand je dis « rien »... je veux dire : aucun serpent.
- Pourtant, je peux l'assurer, il y était. Je l'ai vu de mes yeux. Un gros truc dégoûtant.

Rien que d'y songer, de nouveaux frissons parcourent mon dos.

- Et il se serait volatilisé ?
- Quelqu'un l'a récupéré. Je suis sûre que l'un d'entre vous a voulu me punir !
- Allons... un peu de sérieux.
- C'est un piège. Vous me détestez depuis le début.
- Vous n'êtes pas vraiment en position de porter des accusations, il me semble.
- Vous ne m'enlèverez pas de l'idée que, tous autant que vous êtes, vous ne voulez surtout pas qu'une étrangère s'immisce dans votre petit monde. Encore moins une black.

Appuyé en douceur sur les accoudoirs, il joint ses mains et les porte à son visage, juste devant le masque qui dissimule son menton.

- Évitez les généralités. Je ne suis pas comme eux.

À bien le regarder, même si le manque de clarté ne m'offre que peu de détails, je dois avouer qu'il n'a rien d'un « local ». Ni sa tenue, ni son attitude. Pas même son langage. D'ailleurs, à l'exception de Suela, c'est bien le seul à parler français.

— Et vous êtes qui, au juste ?

Enfoncé dans son fauteuil roulant, il m’observe en silence pour répondre d’un souffle grave et posé.

— Dehors, ils me surnomment El Sapo.

El Sapo ? Mais pourquoi le crapaud ? Je trouve ce surnom dégueulasse de leur part. Ils peuvent prier du matin au soir, bonjour la tolérance, je suis choquée. Figé dans une expression laissant penser que ce sobriquet ne lui fait ni chaud ni froid, il pointe mollement son masque.

— J’imagine que ce doit être en lien avec mon physique.

Pendant que je spécule bien malgré moi sur les traits d’un minois soigneusement camouflé — presque à la façon d’un bandit, El Sapo reprend.

— Vous pouvez m’appeler Milo.

C’est déjà mieux. Original, un peu intrigant, ce prénom lui va comme un gant. Sauf que je ne suis pas plus avancée.

— Ça ne me dit pas qui vous êtes.

— Considérez que je suis le seul à être encore de votre côté.

— Écoutez, vous êtes gentil, mais je vais sortir et m’expliquer. Je n’ai besoin de personne pour...

— Non ! C’est moi qui parle et vous, vous écoutez !

Haussement de la voix, attitude psychorigide, il vient de durcir le ton.

— Vous êtes dans un sacré merdier. Dehors, ils vous tiennent pour responsable du sabotage.

- Oulà, doucement ! Quel sabotage ?
- Ne faites pas l'étonnée. Celui du vieux Pegaso.
- Le camion ? Vous n'êtes pas sérieux ? C'est une rogne !
- S'il vous plaît, ne jouez pas à ce petit jeu avec moi.
- Mais je ne joue pas, vous êtes taré ! Vous êtes tous branques !

- Vous débarquez ici et le seul véhicule dont le village dispose se retrouve HS. Étrange, non ?

La main sur la poitrine, je clame mon innocence. Ce poids lourd date des années 50, c'est déjà un miracle qu'il n'ait pas rendu l'âme avant. C'est une histoire de fou et je n'aime pas ce qu'il sous-entend.

- Pourquoi avoir fait ça ?
- Mais bordel, c'est pas moi !
- Un ton en dessous !
- Vraiment, je vous le jure... Je n'y suis pour rien.

Il pousse un soupir exaspéré et tourne la tête en direction de la fenêtre. De sa hauteur, que peut-il bien voir ? Je suis son regard et perçois du mouvement sur le perron. Du plat de la main, j'essuie la vitre poussiéreuse, on dirait que le groupe se concerte dans la poussière. Je suis inquiète.

- Qu'est-ce qu'ils fabriquent ? Pourquoi on ne me laisse pas partir ?
- Les choses se corsent pour vous. Ici, on vous voit comme la bête noire. Une bête qu'il faut isoler et punir.
- Punir ?

Je déglutis, l'air est si sec que c'en est presque douloureux.

- Croyez-moi, vous ne voulez pas savoir quel châtiment réserve

El Fraile aux gens « comme vous ».

« Comme moi », ça veut dire quoi ? La température grimpe encore, mais pour la première fois, je sens un vent glacé descendre le long de ma nuque. Il en faut beaucoup pour m'impressionner, sauf que cette promesse d'une sanction disproportionnée dépasse l'entendement. Alors que ma réflexion bat son plein, Milo tapote sur l'accoudoir de la chaise roulante, trahi par son impatience.

— Alors Prisca ? J'attends. Parlez-moi du camion.

— Que voulez-vous que je vous dise ? C'est un tas de boue ! Ce truc est simplement tombé en panne, il a fait son temps. C'est tout !

— Toutes les durites ont été sectionnées. Ce n'est pas de l'usure.

— Franchement, quel intérêt j'aurais eu à bousiller cette épave ?

— Je ne sais pas, dites-le-moi.

— J'ai terminé mon reportage et je veux justement rentrer chez moi. Ça serait débile !

Ses mains saisissent les roues du fauteuil, il avance vers moi et ses yeux clairs se figent dans la lumière. Pour me transpercer. Me juger. Me tétaniser.

— Regardez-moi bien en face et jurez-moi que vous n'avez pas rôdé autour du camion.

Impossible de faire ce qu'il demande. Déjà, parce que je n'ai pas pour habitude de mentir et puis parce que mes yeux se dérobent vers le bas de son visage. Je suis troublée. La faute à son masque sombre qui s'étend jusqu'aux oreilles, camouflant ses lèvres, sa mâchoire et une partie de son nez. La lumière du jour laisse entrevoir une importante cicatrice depuis la pomme d'Adam jusqu'à la clavicule. Que lui est-il arrivé ?

— Ils sont plusieurs à vous avoir vue dans l'atelier et autour du poids lourd. Simples coïncidences ?

— J’y étais, mais ça n’a rien à voir. Je n’étais pas venue pour ça.

Stoïque, il se contente de consulter sa montre avant de reprendre.

— Nous perdons un temps précieux.

— J’veais tout de même pas avouer une chose que je n’ai pas faite ?
Vous venez de dire que vous êtes de mon côté !

Silence. Sur ce coup, je n’ai rien à me reprocher et je suis prête à protester vigoureusement.

— Bon, admettons. Je vous laisse le bénéfice du doute.

Cette phrase est porteuse d’espoir, c’est un soulagement. Mon interlocuteur paraît moins obtus que les desperados dehors. Du moins, c’est ce que je crois, alors j’insiste et ma voix déraile un peu.

— Dites-leur que je n’ai rien fait, qu’ils se font des idées. Je vous en prie... Je veux juste retourner en France.

Un claquement de langue me fait comprendre que les choses ne sont pas si simples et que je suis loin d’en avoir terminé. De bas en haut, très lentement, Milo me sonde encore une fois.

— Et le nez fracturé du mécano, on en parle ?

Un frisson me glace le sang, je me liquéfie et mon cœur marque une pause. En venant ici, je pensais en apprendre davantage sur mes troubles et sur ce qui se cache au fond de moi. Je n’avais pas l’intention de déclencher une avalanche de problèmes ni de me retrouver à l’origine d’une tempête où une bande de cowboys ultra pieux, racistes et anti-sexe réclame ma tête.

— Alors, pour ce nez ? Vous allez continuer de nier ? Me jurer que vous n’avez rien fait ?

CHAPITRE 3

Vu l'état de la situation, mentir serait la pire des options. Je suppose qu'il connaît déjà la réponse à sa question. De toute manière, j'ai l'impression que la vérité est écrite sur mon front et qu'il me suffit de fermer les paupières pour revoir la scène.

C'était hier soir. J'entends encore gronder la colère pulsée dans mes veines, une haine incontrôlable qui ricoche dans l'atelier entre les outils. Fradique, ce fils de pute couvert de cambouis meugle autour du camion. Lui et sa main leste viennent de récidiver, juste devant moi. À ce moment précis, je lui en veux, surtout que je l'avais déjà prévenu auparavant.

On peut dire que j'ai perdu mon sang-froid. J'ai attrapé le manche d'un vieux balai qui traînait entre des bidons d'huile et un tas de pneus. J'ai longé la carrosserie pourrie du Pegaso et je me suis ruée sur le mécano en lançant un cri de fureur. Cette grande gigue s'est retournée de stupeur. J'ai fracassé le bout de bois sur son visage, sans lui laisser le temps de réagir. À deux mains. De toutes mes forces.

— Je n'ai aucune intention de nier. Je l'ai fait, tout simplement.

— Pourquoi l'avoir agressé ?

— Vous savez très bien comment c'est arrivé ! Et je suis sûre qu'on a glissé le serpent dans ma douche en guise de représailles.

Après une seconde de réflexion, d'une moue dubitative, Milo semble s'efforcer de faire le lien entre chacun des faits et revient à la charge.

- Est-ce que vous regrettez votre geste ?
- Si c'était à refaire... Je recommencerais sans hésiter.

Un nouveau blanc s'oppose à mon cri du cœur. El Sapo se renfrogne, il n'adhère pas vraiment à ma façon de penser. Je m'en fiche, même si je suis contre la violence, j'ai ma conscience pour moi.

- Il n'a eu que ce qu'il méritait. C'est tout !
- Je vous conseille de garder cette réflexion pour vous et de faire profil bas si vous voulez sortir d'ici un jour.
- C'est à moi de faire profil bas ? On marche sur la tête !

Interloquée, j'aperçois du coin de l'œil Suela quitter le groupe, délaissant l'église ainsi que la poussière derrière elle. L'experte du désert espagnol progresse prudemment vers la porte de ma baraque tandis que Milo cherche à me faire entendre raison.

- Vous avez frappé le fils d'El Fraile. Est-ce que vous vous rendez compte ?
- Il pourrait être n'importe qui, ça ne change rien pour moi.

En réponse à ma déclaration de guerre virulente, le souffle se coupe derrière le masque. L'invalidé envoyé par les membres du village prend mon affaire très au sérieux.

- Avez-vous la moindre idée de ce qui vous attend ? Vous savez où vous avez mis les pieds ?
- Chez une belle bande de barges !
- Un peu de respect, je vous prie.

Mes mâchoires se serrent, je dois être à fleur de peau, très probablement à cause de tous les accrocs et autres incidents qui ont jalonné mon épouvantable séjour à Los Castillos et qui se

cristallisent ici, maintenant, sur le bout de ma langue.

— Du respect ? Chez moi, un mec qui cogne son gosse mérite un poing dans la figure, c'est tout !

— Mais vous n'êtes pas chez vous. Ici, toute forme de voyeurisme est proscrite.

— Ce gamin n'a rien fait de mal. C'est un enfant ! Ce n'étaient que des animaux ! Des animaux, putain !

À l'image d'une lionne cherchant à protéger ses petits, je ne tiens plus en place, je crois même que je pourrais mordre. D'une manière presque imperceptible, l'inconnu hoche la tête avant de se retrancher derrière la version officielle.

— Vous n'êtes pas sans savoir qu'il est inconvenant et strictement interdit d'observer le moindre acte sexuel. Ceci vaut aussi pour la reproduction animale.

Je sens que ma raison pourrait chavirer, je tente de respirer profondément. En débarquant ici, je n'avais qu'une vague idée des mœurs pour le moins étranges qui régissaient la communauté. Je ne m'attendais pas à croiser le fer avec des extrémistes arriérés et sans doute consanguins.

— Donc vous trouvez normal qu'un enfant se fasse violenter parce qu'il a assisté de loin à un coït entre un porc et une truie ?

— Je n'ai pas dit ça. Je dis que vous vous êtes mêlée de ce qui ne vous regardait pas.

— Moi ça me révolte ! Pas vous ? Je me demande comment vous pouvez l'accepter !

J'ai l'impression qu'une chape de plomb s'abat sur ses épaules. Milo baisse la tête en direction de ses jambes. Il me souffle que même s'il désapprouve certains rites, aucune révolution n'est menée par un type en fauteuil roulant. Je suis encore énervée, sous

le coup de tout ce qu'on me reproche, mais cet homme me fait presque de la peine. Dans un nouveau soupir résigné, il dresse un constat navrant.

— Les lois de Los Castillos sont dictées par El Fraile. Sa parole ne se discute pas. C'est tout.

— Donc quelque part, vous vous en accommodez ? Vous assumez le fait que les mères n'aient pas le droit d'allaiter sous prétexte que personne ici ne veut voir un bout de sein ?

Truie, coït, sein dans une même conversation, c'est bien assez pour le déstabiliser, visiblement. Terriblement gêné, Monsieur bredouille.

— Vous... Vous mélangez tout.

— Je ne mélange pas, j'englobe ! Même les chiens qui ont le malheur de se lécher le trou de balle se font caillasser. Vrai ou faux ?

— Prisca...

— Les couples se déshabillent dans le noir et sous leurs couettes. Les habitants se lavent au gant de toilette pour ne pas être nus. Vous en pensez quoi ?

— Ce que je pense n'a pas d'importance...

— Vous réalisez quand même que personne ici n'a la moindre idée du fonctionnement d'un vagin !

Sa respiration change instantanément et d'un mouvement de répulsion, il délaisse la télécommande de l'œuf vibrant. Ses yeux verts se dérobent, je crois qu'il pourrait rougir face à mes propos.

— Je n'ai pas à parler de sexe avec vous.

— Je vous parle d'éducation. De mentalité !

— Et moi je vous parle d'un mode de vie que vous pouvez respecter à défaut de le comprendre.

— Un mode de vie ? Les rares qui se sont prêtés à mes questions

ne sont pas tout à fait de votre avis.

Dans la cahute, l'air caniculaire nous écrase, le fameux Milo aère légèrement son t-shirt pendant que je suis lancée.

— Les gens m'ont avoué à mots couverts que les premiers rapports sexuels sont difficiles parce que personne n'ose aborder les questions de libido et que personne n'y connaît rien.

D'un mouvement de la tête, il rejette mes arguments et déplore de devoir les entendre.

— Vous êtes hors sujet. Ça n'excuse pas votre geste. Et d'ailleurs, c'est faux.

— C'est faux ? Certains se trompent même d'orifice parce que tout est tabou. Osez me dire que ce sont des mensonges !

— Ça suffit ! Ils ne sont pas portés sur la chose. Ce sont leurs règles, point barre !

Nerveusement, il replace son masque tandis que je m'emporte.

— Des règles stupides qui font qu'un enfant de 10 ans prend une raclée pour avoir observé la nature. Quand je pense que tout le monde trouve ça normal... Vous vivez au moyen-âge !

— C'est vrai que vous êtes à la pointe de la modernité avec votre jouet violet.

Touché. L'embarras revient au galop, je serre mes jambes et croise mes bras en priant pour qu'il ne m'imagine pas tenir la télécommande. C'est à peine s'il ose croiser mon regard, comme si je le dégoûtais. À moins que ce ne soit précisément le contraire. Je ne sais pas ce qui est le plus dérangeant.

— Prisca, si j'étais vous... je resterais sagement à ma place et j'évitais de faire des vagues jusqu'à nouvel ordre.

Timidement, on toque à la porte au beau milieu de notre échange tendu. La voix étranglée de Suela nous parvient à travers le battant en piteux état. Quelques mots tremblants demandent l'autorisation d'entrer, mais je n'en ai pas terminé avec Milo et cette discussion lunaire.

— Mais vous n'êtes pas à ma place et j'ai bien l'intention de faire des vagues... Quand j'aurai prévenu la police, l'espèce de dictateur à moustache qui vous sert de shérif sera jugé. Et votre petite secte coupée du monde disparaîtra.

C'est plus fort que lui, dans la pénombre, il laisse échapper un léger ricanement et j'ai la sensation d'avoir formulé une énormité. Suela frappe une seconde fois, et Milo me rafraîchit la mémoire au lieu de lui répondre.

— Expliquez-moi comment vous comptez prévenir les autorités ?

Sans même m'en apercevoir, je lorgne mon téléphone mobile. À l'écran, l'icône du réseau est surmontée d'une croix rouge depuis mon arrivée. Ici rien ne passe. Pas de 4G, pas de cellulaire, pas d'internet, encore moins de wifi. Aucune ligne téléphonique dans ce trou paumé. Il a raison et il enfonce le clou.

— Prisca, la dernière fois que vous avez vu un uniforme, cela devait être bien loin d'ici. Vous n'avez pas encore compris ?

Le silence qui suit parle pour lui et évoque dans mon esprit le désert, immense et sans pitié. Les pierriers, les ravins, les routes accidentées. Un océan de roches hirsutes. Le néant à perte de vue.

— En... en tout cas... en France, comme en Espagne... personne n'est au-dessus des lois. Ce n'est pas parce que vous vivez isolés de tout que vous pouvez faire n'importe quoi.

Lentement, sa main gauche s’empare de la roue et son fauteuil pivote vers la vieille porte d’entrée.

— Une fois qu’on a franchi l’unique pont qui relie ce village au reste du pays, le droit Espagnol ne compte plus. C’est ainsi depuis toujours et ce n’est pas une femme en mini-short qui sera en mesure d’y changer quoi que ce soit.

Milo s’éloigne, et je suis médusée par l’aplomb dont il fait preuve, à moins que ce ne soit par le fait que je réalise seulement maintenant que personne ne viendra me chercher au point zéro du nulle part absolu. C’est bien simple, Los Castillos n’existe même pas sur la carte.

— Que ça vous plaise ou non... Il n’y a pas de police, pas plus que de justice...

Une boule d’angoisse me fait douter, il a probablement raison. Je ravale ma fierté — quant à ma salive, j’ai abandonné l’idée.

— ... Rentrez-vous dans le crâne que Los Castillos dispose de ses propres règles et de ses sanctions. Vous saisissez ?

La chaise roulante se poste devant l’entrée. Il abaisse la poignée et la porte s’ouvre dans un grincement strident. Sur le seuil, Suela affiche une mine grave. Elle évite soigneusement mon regard, comme si je lui faisais honte. Ça ne présage rien de bon.

— Suela ? Qu’est-ce que tu fiches avec ma caméra entre les mains ?

Au lieu de me répondre, ma guide feint l’indifférence. En m’ignorant complètement, elle remet mon matériel à Milo et s’incline afin de lui chuchoter quelque chose à l’oreille. Il acquiesce d’un signe discret, sa figure s’ombrage d’une expression plus sérieuse. À nouveau, il consulte sa montre et lui répond sans

que je parvienne à l'entendre.

Un timide « bon courage » est prononcé du bout de ses lèvres trop sèches et Suela nous abandonne sans prendre la peine de fermer derrière elle. D'une voix caverneuse, tout en observant l'appareil et son objectif sous tous les angles, Milo tente de m'éclairer au sujet de sa présence ici et de l'utilité de ses questions.

— Pour que vous ne soyez pas jugée trop vite, Suela a demandé auprès d'El Fraile qu'un intermédiaire soit désigné. Quelqu'un de neutre...

Je comprends mieux à présent. Pourtant j'ai l'intime conviction qu'il n'est pas si impartial qu'il le prétend.

— Il m'a chargé de vous interroger. Avant que je me prononce, avant que votre sort soit scellé... j'ai besoin de vous cerner...

De plus en plus fébrile et de moins en moins sûre de moi, je bredouille que je vais faire de mon mieux pour coopérer. Si je résume, mon destin ne dépend que de lui.

— Il y a quelque chose qui m'échappe, Prisca... Vous êtes outrée par le fonctionnement du hameau... Vous êtes sur le point d'avoir de gros problèmes... Alors, je vous le demande...

La silhouette de ma guide s'éloigne vers l'église et rejoint la brochette d'habitants passablement énervés. Milo referme lentement la porte afin de poursuivre au calme. Une fois replongé dans le noir, il termine sa question.

— ... Qu'est-ce que vous êtes venue faire ici ?

CHAPITRE 4

Clio

Qu'il est difficile de s'exprimer, même confortablement installée dans ce cabinet au troisième étage d'un immeuble haussmannien et en dépit de la décoration intimiste. Rue du Quatre-septembre, à l'abri des particules fines et de la grisaille qui plombe Paris, on peut deviner le toit de l'Opéra Garnier derrière les rideaux écrus.

Sur le divan gris chiné, elle a bien du mal à trouver ses mots. Clio estime l'exercice délicat, il est compliqué d'ouvrir son cœur à la douleur. Pourtant, au fond d'un fauteuil cosy vert anglais, une oreille attentive est là pour la guider et panser ses plaies.

À l'horizontale, la patiente renifle, sans un mot, son œil larmoyant se promène tour à tour sur les hauts plafonds, le plancher en chêne, les moulures de la cheminée, la bibliothèque dans laquelle aucun livre ne peut l'aider et le bureau du toubib, en verre, trop bien rangé.

— Ils étaient bien plus que des chats... Vous savez... Ils étaient mes bébés, mes compagnons de route. Vous comprenez, docteur ?

— Tout à fait.

— Je n'arrive pas à tourner la page...

— Depuis dix jours, c'est bien ça ?

De l'autre côté de la méridienne, le thérapeute prend des notes, les jambes croisées, une tasse d'Earl Grey sur la table basse et

conserve un sourire rassurant, aussi neutre que professionnel.

— La blessure est encore fraîche. Laissons-nous un peu de temps.

Bien qu'allongée et à son aise, Clio triture ses mèches flamboyantes qu'elle entortille sur ses phalanges. L'azur de ses yeux se mêle au rouge, à cause de l'affliction, mais aussi de la fatigue.

— Je n'arrive plus à travailler. J'y pense en permanence. J'en ai perdu le sommeil, je vois toujours les mêmes images.

— Le traumatisme est encore bien présent, c'est une réaction naturelle, je vous rassure.

Le temps de paroles rassurantes, le stylo du psy entoure quelques mots sur le bloc-notes, des notions qui reviennent depuis la dernière séance. Félines - éventrés - jardin — intimité.

Sur le rebord de la tablette, à côté de la tasse de thé, une boîte de Kleenex se vide à vue d'œil, si bien qu'il faudra la changer avant la prochaine consultation.

— Je m'en veux, je m'en veux tellement.

— Vous n'avez pas à culpabiliser, Clio, regardez-moi s'il vous plaît.

Rien ne peut l'écarter du chagrin, dans son divan, sa responsabilité pèse une tonne. On ne vient pas consulter pour la simple disparition d'animaux de compagnie. Il s'agit ici, d'atrocités, de barbarie. Après avoir séché ses larmes, elle se confie, la voix brisée par les remords.

— J'aurais dû l'écouter. Elle avait raison, tout est de ma faute...

— De qui parlez-vous ?

— Elle m'avait prévenue... Je... j'ai pris son histoire à la légère...

— Vous évoquez à nouveau Prisca ? Votre amie ?

Dans le silence, un hochement de tête dévoile une part de la vérité. Celle qui renvoie au jour où tout est devenu cruellement concret, un samedi soir qui ressemble à tous les autres, une réunion entre filles durant laquelle Clio change de casquette pour exercer sa seconde activité.

Si elle passe ses 35 heures hebdomadaires dans un boulot qu'il est difficile de résumer en une phrase tant il est inutile et ennuyeux, Clio développe sa microentreprise de vente en réunion chaque week-end. Son choix aurait pu se porter sur du miel bio, elle aurait pu vouer son temps libre à importer des sandales du Pérou, ou s'adonner à tout autre projet en vogue à l'instar de ses collègues de bureau coincés dans la même impasse professionnelle. Souhaitant joindre l'utile à l'agréable, Clio s'est lancée corps et âme dans une aventure qui lui correspond. Vendre des sex-toys au contact des femmes est une voie dans laquelle elle s'épanouit. Bien plus qu'en comptant les cellules d'un tableur Excel ou en répondant à une tonne d'e-mails. Puisque le spécialiste cherche à établir le rapport entre Prisca et l'objet de la séance, Clio se livre enfin.

— Je... j'ai fait venir quelques connaissances, comme d'habitude. J'ai insisté pour que Prisca soit là. Lors des réunions, on passe généralement une super soirée.

— Cela partait d'une bonne intention, non ?

— C'était une erreur. Elle ne voulait vraiment pas. Elle était catégorique.

En se faisant violence pour respirer un grand coup, Clio plaque ses cheveux en arrière, s'enfonce dans le divan et elle croise ses bras sur la petite poitrine que cache son chandail turquoise. Prisca dit toujours que cette couleur fait ressortir ses yeux.

— Quand je pense que je l'ai harcelée pour la convaincre...

— Pourquoi avait-elle des réticences ? Votre activité la gêne ?

Au contraire, on ne peut pas dire que Prisca soit prude. C'est une fille ouverte. Même très ouverte. Du revers de la main, la patiente essuie tout ce qui brille sur ses taches de rousseur. Clio hésite à se prononcer, un blanc envahit le cabinet, alors le thérapeute insiste avec tact.

— Vous savez que vous pouvez tout me dire. Rien ne sortira de mon bureau.

— Elle a... Je ne sais même pas comment le dire...

— Prenez votre temps.

Suite à un hoquet nerveux et une nouvelle larme au coin de l'œil, Clio se ressaisit et ses lèvres d'un rose tendre esquissent une espèce de sourire amer.

— Elle m'avait confié avoir un gros problème. Et moi, comme une conne, je ne l'ai pas crue.

— Quel genre de problème ?

— Le genre de problème dont on ne peut pas parler.

C'est précisément en ces termes que Prisca s'est exprimée ce fameux samedi soir. La tête ailleurs, en proie à une angoisse palpable, elle est restée en retrait durant toute la réunion. Transparente. Livide.

Éclipsée par des invitées plutôt réceptives au nouveau modèle présenté, la belle tatouée des îles n'a pas décroché un mot pendant que les œufs télécommandés se vendaient comme des petits pains.

— J'ai bien senti qu'elle n'était pas dans son assiette. Je la connais par cœur.

— Vous êtes proches ?

— Très proches...

Cet aveu est étranglé. La langue de la rouquine absorbe une larme aux commissures des lèvres, sa bouche généreuse se déforme dans une grimace laissant supposer que leur proximité n'est plus comme avant et que les choses ne reviendront peut-être jamais à la normale.

— Lorsque mes clientes sont parties, j'étais si contente de mon chiffre que je lui ai offert un de mes jouets. On n'était rien que nous, je voulais la dérider... Je déteste la voir dans cet état. C'est vrai que je savais pour ses soucis... Pas dans le détail, non... J'avais seulement compris que c'était de l'ordre de l'intime... Mais, je me suis dit bêtement que...

— Continuez...

Prisca semblait si distante, si préoccupée que sa meilleure amie s'est sentie obligée de lui venir en aide. Pensant que le gadget aux vibrations survitaminées serait un bon moyen de dédramatiser la situation, Clio s'est servie de l'œuf comme prétexte pour amorcer le fond du problème. Et quelque part, le stratagème a fonctionné. Elle a profité de la brèche pour lui tirer les vers du nez.

— Je voulais simplement qu'elle se livre, qu'elle se sente soulagée et en sécurité. Je... j'ai toujours cru qu'elle me disait absolument tout.

— Et ce n'était pas le cas ?

— Je ne sais pas. On est inséparables depuis l'école primaire et... ça fait quelques mois que je ne la reconnais plus.

— On ne peut pas toujours aider les gens qu'on aime.

Cette phrase s'éteint dans le silence, mais le verbe aimer résonne en elle. Clio s'est toujours bien gardée de ne pas mélanger l'amitié et l'amour. Sauf que Prisca, sa peau dorée, sa délicieuse beauté des îles et ses tatouages sombres la font secrètement chavirer. Un lien

presque fraternel se heurte avec une attraction indomptable. Et ce, depuis des années. Depuis toujours, en fait.

— J'ai eu tort de vouloir me mêler de son histoire. C'était stupide.

La mine du stylo noircit la feuille, l'expert écoute sans sourciller tandis que Clio lève le voile sur la pudeur de ses émotions.

— Il m'a fallu déployer des trésors de patience pour qu'elle craque enfin...

À force de persévérance, de douceur et de gestes tendres, alternant humour et preuves de confiance, la meilleure amie s'est employée à gratter la carapace de la belle métisse jusqu'à ce que le secret prenne forme. La forme de mots étranges, presque fous, des mots qui ressemblent à un fléau.

Une confiance située entre la superstition et la malédiction. Quelque chose de complètement dingue qui fait pouffer de rire à la première seconde et qui glace le sang une fois que l'on comprend que tout est vrai. Quand on réalise que le phénomène est invariable, implacable, terrible. Fatal. Vient alors la preuve par A plus B que personne ne peut rien faire pour le stopper. De toute évidence, pour Clio, il était déjà trop tard.

— Clio ? Vous avez besoin d'une pause ?

— Je suis désolée.

— Prenez un mouchoir... Respirez.

Incapable de respirer, aucun mouchoir ne peut la sauver, Clio se lève immédiatement et prend son sac.

— La consultation n'est pas terminée. Qu'est-ce que vous faites ? Ne partez pas.

— Vous ne pouvez pas m'aider. Au revoir, Docteur.

CHAPITRE 5

La consultation tourne court. La gorge nouée, elle dévale les escaliers et chaque marche ravive une étincelle, un souvenir, une douleur ou la sensation d'avoir peur. Des bribes de discussion remontent à la surface, des regards, des silences et la détresse de Prisca. En bas de l'immeuble, l'immense porte voûtée du hall accueille le prochain patient que Clio croise tête baissée, l'esprit embrumé par un samedi qui a tout changé... En foulant la rue du Quatre-septembre, elle revit ce soir étrange, comme si elle y était encore.

Dans son petit écrin versaillais, la réunion vient de se terminer. Les amies des amies sont devenues des clientes et elles quittent toutes le quartier Saint-Louis, enchantées. Dans le séjour du trois-pièces lumineux, la fin de journée souffle un vent tiède au-dessus du parc arboré, l'air s'engouffre jusque sur le parquet. La légère brise fait onduler des bons de commande signés suite à un stock dévalisé par toutes celles qui vont bien s'amuser.

Sur le tapis très cosy, entre les fauteuils et la TV, deux boules de poils polissonnes cherchent à faire leurs griffes sur le pied d'un meuble avant de s'attaquer aux jambes interminables de Prisca. Le rouquin lui mordille le mollet, elle ne réagit pas et c'est lorsque le blanc avec une tache sur l'oreille lui laboure joyeusement le tibia qu'elle reprend ses esprits.

- Ils sont mignons, mais légèrement collants tes « bébés ».
- Oui, ce sont mes boules d'amour... Je ne peux plus m'en passer.
- Ils t'écorchent toujours les guiboles comme ça ?

- C'est un signe d'affection.
- C'est surtout le signe qu'ils vont te ruiner l'appart.
- Mais non, mais non.

La maîtresse des lieux s'empare des félins en les faisant grimper de part et d'autre sur ses épaules.

- Elles sont pas belles ?
- Ce sont des femelles ?
- Tu m'écoutes pas en fait... Ça fait deux mois que je t'en parle, elles ont changé ma vie et toi... tu ne retiens rien.
- Désolée.

Clio attrape précautionneusement la petite rousse qui miaule et l'expose fièrement sous toutes les coutures.

- Elle est pas belle ma chatte ?

Premier microsourire de Prisca de la journée.

- Allez, dis-le. Dis qu'elle est belle ma chatte.
- Tu as une très belle chatte.

Ravie de l'entendre, Clio se dandine, il n'y a pas de petite victoire lorsque l'amitié contraint d'aimer quelqu'un en silence.

- Et elle s'appelle comment déjà ?
- Je te l'ai dit ! Tu le fais exprès ?
- Tu dis toujours « mes bébés », c'est quoi en vrai ?
- « Un chat ».
- Ben c'est pas une fille ?
- Bah, si. Et alors ?
- C'est spécial. Et l'autre ?

— « Un chat » aussi.

En tordant sa bouche façon hypersceptique, Prisca roule de grandes billes qui ont besoin d'éclaircissements.

— Mais... mais pourquoi ?

— Parce qu'il faut appeler un chat, un chat.

— T'es con... T'es vraiment...

Sur ce deuxième minuscule succès, où l'on peut presque apercevoir les dents de Prisca, la vendeuse de jouets pour adultes range sont matériel, il est temps de plier boutique.

Au creux de ses mains, Clio tient du silicone violet et une télécommande qu'elle souhaite offrir dans le but d'arracher un troisième sourire, ou au moins, une parcelle de vérité. En vain. L'épisode des matous est loin d'être suffisant, Prisca n'est pas d'humeur et replonge dans les affres de ses doutes. Anxieuse, elle contemple les tilleuls dehors et ferme la fenêtre, toujours absorbée. Pour détendre l'atmosphère, Clio s'entend encore lui dire :

— Je l'ai testé, je peux te garantir que cet œuf décoiffe méchamment. C'est de la bombe.

— Si tu le dis...

— Ben c'est toi qui vas me le dire. Tiens, il est à toi.

Il n'y a pas eu de réponse à proprement parler, simplement un regard dans le vague et un tout petit rictus demandant un effort considérable.

— C'est gentil... mais c'est très bizarre.

— Comment ça bizarre ?

— Je sais pas...

— Avec tes plans cul et tout ce que tu me racontes... D'ailleurs, ça

fait un petit moment que je n'ai pas eu droit à un récit sévèrement torride.

— Justement... Écoute, ton cadeau me met mal à l'aise...

— Arrête, tu fais ta précieuse, là ! Moi je serais contente de pouvoir tester un truc qui me fait grimper au rideau.

Elle lui adresse un coup d'épaule complice pour appuyer la proposition. Presque de force, le sex-toy passe de main en main. En face, le silence. Un silence lourd, anxiogène, presque contagieux.

— Non, t'es sérieuse ? Ça te perturbe ?

— Un peu.

— Y a pas de quoi être gênée. T'as déjà une sacrée collection de godes chez toi, non ?

Qu'est-ce que Clio peut aimer ce regard noir, même quand il lui ordonne de cesser sur-le-champ.

— Allez... Il est petit cet œuf. Regarde comme il est mignon. Je te jure que tu vas me remercier. Et ton périnée aussi.

— S'il te plaît.

Prisca s'écarte brusquement, son air agacé cache quelque chose de bien plus profond. Un tiraillement terrible entre ses pulsions habituelles et le mal qui grandit en elle.

— Une fois que tu y auras goûté... tu vas l'user jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de piles ! Tu peux me croire.

— Stop. Franchement.

— C'est quoi le problème ? T'as arrêté de te faire du bien ou quoi ?

À nouveau le vide. À nouveau l'angoisse. La chair de poule sur le derme chocolat.

— Ma Pumb' ? Qu'est-ce que t'as ?

Pumb', c'est le diminutif de Pumbaa. Un surnom empli de tendresse qui cache des années complices. Si Prisca est baptisée du nom du phacochère signé Disney, ce n'est pas du tout en lien avec son physique. Non, c'est parce que Clio se fait appeler Timon, tout simplement. Timon et Pumbaa, l'histoire d'une amitié, l'histoire de la vie, pour deux fans absolues du Roi Lion.

— Je vois bien qu'il y a un truc qui cloche. Regarde-moi.

Qu'il est froid son regard. Froid et empli de larmes, entre désespoir et besoin d'aide.

— Allez, Pumb'... Excuse-moi pour l'œuf, si tu trouves que c'est déplacé...

Une main sur son épaule, au contact de sa peau douce, les yeux de Clio cherchent des réponses ailleurs que dans un soupir las. Sauf qu'elle se heurte au mur d'un obscur mystère.

— C'est pas pour ton vibro... C'est juste que... Je peux pas en parler. Désolée...

— Même à moi ? Pumb' ?

Au coin des yeux, on peut deviner chez Prisca une tristesse infinie, ou de la peur. Quelque chose qui repousse loin, très loin Hakuna Matata, Simba et toute la clique.

— Je suis sûre que je peux t'aider.

À ce moment précis, Prisca contemple le jouet avec mélancolie et le dépose sur la table du salon avant de s'asseoir en douceur au bord du canapé. Les jambes croisées, l'échine courbée et la mine abattue.

— Personne ne peut m'aider. Je crois que je deviens barge...

Intriguée, Clio pose une fesse sur l'accoudoir et se poste en confidente, le cœur ouvert, la main tendue, mais toujours le mot pour rire.

— T'as toujours été barge. Donc tout va bien !

Le clin d'œil n'a aucun effet, Prisca reste de marbre, l'ombre qui plane sur le duo écrase le moindre trait d'esprit. Prisca murmure qu'elle devrait garder tout ça pour elle, que ce n'est pas bien d'en parler.

— Je vais pas te lâcher tant que tu ne m'auras rien dit. Tu me connais, je peux te saouler pendant des heures.

Et sur le coup, Clio ne ment pas, Prisca le sait. C'est peut-être ce qui la pousse à se lancer. À moins qu'elle ne cède sous le poids d'un fardeau trop lourd à porter. Et puis, peut-être qu'il y a une explication plausible à tout ça, vu de l'extérieur ? Qui sait ?

— Je sais même pas par où commencer. C'est très personnel...

— Une histoire de cul ?

Fusillée du regard, Clio comprend que l'heure n'est pas à la rigolade. Il s'agit bien d'intimité et non de fesses. Le sujet est sensible, fini de faire le clown.

— Si je te le dis... Tu ne me croiras jamais.

— Tu peux me faire confiance. Pumb'... je suis là pour toi. Tu le sais, ça ?

Sa main glisse en tout bien tout honneur sur la cuisse de sa copine, elle tapote son genou pour le lui confirmer. Clio donnerait sa vie pour elle.

— Tu vas me prendre pour une illuminée.

Une véritable crainte perce sa voix. Mais là, tout de suite, les yeux de Timon tardent à quitter la poitrine galbée de Prisca, la chouette en noir et blanc ainsi que les ailes qui s'étendent sur son 95C.

— T'illuminés déjà mes journées.

— Je suis sérieuse. Je veux que tu n'en parles à personne.

— Tu me fais peur. Prisca ? De quoi il s'agit ?

En effet, il y a de quoi être effrayée par ce qu'il s'est passé après. Rien que le souvenir de la suite déclenche un frisson sordide traversant Clio de part en part tandis qu'elle quitte le quartier du psy pour se réfugier dans sa voiture.

Secouant la tête dans l'habitacle de sa petite Citroën, elle musèle autant que faire se peut les révélations inavouables et les arcanes d'une damnée autoproclamée. Avant de mettre le contact, elle a besoin de souffler un grand coup. Il lui faut oublier que cette discussion a coûté la vie de ses chats. Sans même le savoir au début, simplement parce qu'elle a touché du doigt la vérité. La première est enclenchée, le moteur s'emballe et la C3 blanche s'insère à vive allure sur le pavé, fendant l'air, mais aussi un nuage de regrets.

Elle a beau vouloir chasser les images de son esprit, Clio rumine encore et toujours dans les rues de Paris. Voilà un petit moment que Timon et Pumbaa sont en froid. Dix jours sans se parler, silence radio total depuis que le chaos a frappé — autant dire une éternité à ses yeux. À cause de la honte puis de la fatalité, elles sont restées chacune de leur côté. Il est peut-être temps de crever l'abcès, d'arrêter de pleurer et d'en parler avec la principale intéressée. Les consultations sur le divan ne sont d'aucun effet, ça ne peut plus durer, la décision est prise. Il est l'heure de se libérer, d'assumer ce qu'elles ont fait.

CHAPITRE 6

Assumer, cela semble si facile à dire quand on n'a rien à se reprocher, sauf que c'est loin d'être son cas. Alors que la petite C3 s'enfonce du côté de Boulogne-Billancourt et progresse sur le quai Alphonse de Gallo, Clio longe la Seine et se demande comment cesser de culpabiliser. Repérant une place libre rue Gallieni, à l'approche du logement de Prisca, elle éprouve une appréhension grandissante. Pourvu qu'elle trouve les mots et pourquoi pas le pardon, pourvu qu'elle parvienne à renouer... Après tout, elle est devenue par la force des choses une compagne de galères, une partenaire autour du secret, un dommage collatéral et même bien plus que ça...

Au terme d'un créneau au pied de la devanture blanche, une fois que le frein à main est tiré, son œil parcourt les trois étages du bâtiment, et son cœur se pince. Comment oublier ce qui s'est produit par la suite ? Comment ne pas repenser au fou rire magistral qui a suivi l'étrange aveu de son amie ? Ce qu'elle peut s'en vouloir d'avoir réagi ainsi...

— Oh putain Prisca ! Tu m'as tuée, je vais me pisser dessus ! Tu viens de faire ma journée, là !

Assise dans le canapé, elle se tient les côtes et tente de reprendre son souffle, histoire de faire taire des éclats de rire qui s'envolent au-dessus de Versailles.

— Tout ça pour ça ! T'es pas sérieuse ?

— Je suis super mal... Arrête de rire.

Un dernier spasme des zygomatiques et elle pouffe de plus belle.

- Tu te fous de moi ! Hein, c'est ça ?
- Je savais que je n'aurais pas dû t'en parler.
- Te vexes pas... c'est bon, Pumb'...

Ce n'était pas simple de se livrer, encore moins de l'entendre en restant un tant soit peu mesurée. Prisca s'est renfermée aussitôt sur elle-même, se sentant certainement stupide et, dans tous les cas, incomprise.

- Allez... fais pas la tête...

Les lèvres charnues et foncées se mettent à trembler. Prisca se fissure, déchirée par une calamité méconnue.

- Je suis au fond du trou, Clio. Je n'en peux plus.
- Tu me fais marcher ?

Sous les mèches sauvages de la métisse, le visage se tord de douleur, d'une véritable souffrance que personne ne peut comprendre.

- Ça me bouffe la vie. Je te jure que je suis en train de devenir folle. Il va falloir m'enfermer si ça continue. Même toi, tu ne me crois pas.

Du comique au grave, il n'a fallu que quelques secondes. Une fois les éclats de rire envolés, il ne reste que le fond du problème. Un problème monstrueux, loufoque et qui fait froid dans le dos.

- Attends... Tu es... t'es en train de me dire que tout est vrai ?
- T'imagines même pas ce que je dois endurer.

La gorge nouée, Prisca s'étrangle lentement, le temps d'un murmure,